

à quoi tu penses ?

Jean-François Schwab

illustration hossE

Une voiture, berline gris métallisé avec cinq portes, une climatisation, un moteur qui ne fait pas de bruit, un système de freinage ultramoderne et l'airbag, roule depuis deux heures environ.

Il y a deux personnes à bord. Un homme et une femme. C'est lui qui conduit. Elle est installée à l'arrière, elle s'y sent mieux, elle a peur en voiture. Elle déteste les longs trajets. Elle est assise non pas juste derrière lui mais de l'autre côté. Ils sont bien attachés, silencieux, mari et femme depuis trente-deux ans. Il en a cinquante-quatre, elle cinquante. Ils ont trois enfants, un fils et deux filles jumelles. Le fils a trouvé une compagne et a pris un appartement avec elle. Il a trente et un an. Il est cadre dans une grande banque. Ses sœurs changent de copains tous les quatre mois. Elles habitent encore chez leurs parents, dans une belle villa avec une piscine et un jardin. Elles ont vingt-sept ans. Elles terminent leurs études, l'une en physique, l'autre en mathématiques. Leur mère est experte-comptable et bien que très affairée, elle trouve encore le temps de régner sur la maison, en Oregon.

La voiture roule à une vitesse de croisière, en direction d'un cap, dans l'État de Washington, à l'extrême nord-ouest des États-Unis.

Et que peut-on dire de l'homme, sinon du mari, sinon du père ? Et bien lui, il ne comprend toujours pas comment il a fait pour tomber dans une famille pareille. Il a sans doute sa part de responsabilité, car il a bien fallu faire des choix pour arriver là où il se trouve. Il pense autrement. On ne choisit pas, on ne choisit rien, à commencer par sa naissance, et on subit les événements du début jusqu'à la fin : comme ils arrivent. C'est écrit quelque part que les choses se passent comme ceci ou comme cela et qu'il faut faire avec. C'est en tout cas sa vision des choses. Il croit plus volontiers au déterminisme qu'à l'existentialisme. Vagues notions et souvenirs d'université. Au-delà des courants philosophiques, il pense plutôt que c'est une question de caractère, celui-ci étant attribué une fois pour tout au départ et ne change plus. On hérite un jour d'une carte, tombée d'un chapeau, et on la garde toute son existence. Le magicien a disparu. Il n'y a plus de

baguette pour changer le cours des choses. Quand il fait l'inventaire de son caractère, dans ses grands moments de dépréciation, il se dit qu'il n'y a pas grand-chose à inventorier: c'est un homme faible, influençable, qui ne hausse jamais le ton mais toujours les épaules, et qui ne prend jamais d'initiatives. Passif est un euphémisme. Une bonne pâte. D'aucuns diront qu'il n'a pas de caractère. Il tente parfois de se convaincre qu'il a néanmoins «son» caractère et que c'est déjà pas mal. Mais souvent, il ne sait plus très bien. Ce n'est pas un homme de certitudes.

La voiture roule à bonne allure, lui devant, elle derrière, silencieux.

À «on ne choisit pas sa famille», il aime bien ajouter que «cela va dans les deux sens». Si les enfants n'élisent pas leurs parents, les parents ne sélectionnent pas non plus leurs enfants. Ils décident d'en faire, c'est tout. Les enfants n'en font ensuite qu'à leur tête, l'éducation n'y change rien, c'est un leurre. Il ne se sent absolument pas responsable de ce que sont devenus les siens, il ne se reconnaît pas dans leurs caractères; ses gosses lui sont étrangers. Il est également persuadé, au départ, que l'on ne choisit pas sa femme. Il pense que c'est elle qui a jeté son dévolu sur lui. Les femmes mettent toujours le grappin sur les hommes qu'il leur faut. Elles savent y faire. Il le sait fatalement, il s'est laissé attraper. Il n'empêche, cela fait trente-deux ans qu'il cohabite avec la sienne et ils ont malheureusement fait des enfants. Le premier, c'était un accident. Le deuxième était prévu, mais pas en *duo pack*. Tous les trois ont été en revanche désirés, par sa femme du moins. Lui-même ne sait plus ce qu'il aurait voulu. Lorsqu'il se pose cette question embarrassante, ça lui demande trop d'énergie pour trouver une réponse, alors il abandonne assez vite. Il attend que les réponses lui tombent dessus, vraiment persuadé que c'est écrit quelque part. Il en va ainsi pour son travail. Il n'a pas pu éviter de devenir sous-directeur d'une petite société de mécanique de précision. Lui qui déteste la précision, lui qui ne s'est jamais intéressé à la mécanique. L'entreprise appartenait à son père. La suite ne fut qu'une logique chaîne de décisions à son insu. Mais pas de hasard: il n'est que sous-directeur. Lorsqu'il s'interroge sur son parcours fléché, il se fatigue aussitôt. Il n'y a rien à comprendre et il repense à la force des choses, à la loi de la nature, au chemin tout tracé, à l'influence des êtres humains, sauf de la sienne. On a toujours décidé à sa place, et, de fil en aiguille, on a toujours réussi à le mettre là où on voulait le mettre, tant au travail qu'au sein d'une famille.

La voiture poursuit sa route.

Il aurait voulu faire un tout autre métier. Il a eu des rêves d'enfant. Il ne les a malheureusement pas écoutés et, de toute manière, ils auraient été broyés dans la centrifugeuse du destin. Ce dont il se souvient de ses fantasmes les plus lointains : devenir pirate, archéologue, acteur de cinéma, sapeur-pompier ou encore shérif. Petit, il rêvait d'aventures et d'héroïsme. Il aurait volé ou trouvé des trésors pour les partager avec les pauvres, sauvé des vies, enfermé les méchants. Quel dommage, quel gâchis ! Son père en a décidé autrement. Il l'a obligé à faire des études scientifiques. Il aurait aussi souhaité rencontrer une autre femme vers la fin du collège, plus romantique, plus sensible, plus imaginative, moins carriériste, moins autoritaire, moins froide. Il aurait tant aimé des repas aux chandelles, des discussions attentives, des moments fragiles, des retours coquins. Pourquoi faut-il toujours tomber sur son contraire, surtout lorsque l'on est le plus faible ? Il aurait préféré ne pas connaître qu'une seule femme, mais il n'en a pas eu la possibilité, ni le temps. Il aurait tant souhaité être entouré d'une autre famille, d'autres enfants, ou ne pas être entouré du tout. Ce serait du pareil au même, car il se sent complètement exclu et isolé dans la sienne. Une sorte de famille carcérale.

La voiture maintient toujours son cap, à la même allure.

Il faut dire que les enfants n'en ont que pour leur mère. Maman par ci, maman par là. Le père est juste bon à payer les études des filles, une voiture à son fils, à inviter toute la cellule au restaurant une fois par semaine, le mercredi soir, et à allonger encore et encore de l'argent pour encore et encore améliorer le confort de la maison. Sa femme et ses trois enfants n'ont que des chiffres dans la tête. Il se souvient de l'expression d'un ami, à l'université, concernant un étudiant dragueur de la pire espèce : « Ce gars, si tu veux mon avis, il a une bite à la place du cerveau ». Eux, ses compagnons d'infortune, ce sont des dollars qu'ils ont empilés dans le crâne. Les discussions à table ne tournent qu'autour de l'argent : « Je n'ai pas assez d'argent de poche, il me faut tant, il me faudrait encore tant, et puis tant, ç'a coûté tant, tu peux nous filer tant, tu pourrais me prêter tant, est-ce qu'on a assez pour se payer tant, si on changeait de voiture, mais est-ce que l'on a assez en banque et suffisamment de réserves pour après, et la pergola, et les prochaines vacances, et ci et ça ». Poussé à bout, sans révolte, il répond toujours oui. Les mercis s'obtiennent du bout des lèvres et il se demande parfois où passe l'argent de sa femme. Il ne se sent ni père, ni mari : il a juste l'impression d'être un automate ambulante à billets. Quel rôle d'acteur ! Il est persuadé que ses enfants profitent et se moquent de lui et que sa femme a un amant. Quel mauvais film ! À son grand regret, le respect est le parent pauvre dans cette famille.

La voiture suit sa route, un peu plus vite.

Il souffre aussi de ne pas avoir un confident, un pont vers un ami, ce qui lui permettrait de s'extirper de cette indifférence. Il lui manque un peu d'écoute. Mais comment l'exiger d'une famille dans laquelle les membres ne s'écoutent déjà pas entre eux ? On ne discute pas chez ces gens-là, on s'interrompt pour en placer une. On ne communique que très peu, souvent par *Post-it* interposé, collé sur l'immense frigo de la cuisine. Le matin, ils se croisent. À midi, ils ne se voient jamais. Le soir, ils se croisent à nouveau, chacun mange pour soi, sur le pouce. Il n'y a guère que le mercredi soir, au restaurant, et le dimanche à midi, à la maison, que la famille est réunie avec une assiduité artificielle, bernée par un rituel hypocrite. Une fois de plus, on se croirait à la bourse, on ne parle que fric ; encore heureux que les filles ne ramènent pas leur science. Le reste du temps, ils s'échangent des potins d'une superficialité consternante sur les voisins du quartier, les copines des copines, les copains des copains, les mamans des copines, tiens, jamais sur les papas des copines ou des copains. Quand le père tente d'ouvrir la bouche, personne ne le remarque ou alors il est interrompu après un dixième de seconde. Il abdique aussitôt et mange ce qu'il y a dans son assiette. Personne n'est capable de se demander comment va l'autre, car c'est une évidence, tout le monde va bien dans cette famille de façade, sauf le père, mais cela n'a pas d'importance. Or les autres ne vont pas mieux ! La mère est dépressive, mais personne ne veut aborder le sujet, à commencer par elle. Le fils trempe dans des histoires de cocaïne, en consomme un peu, mais la mère voit encore moins les problèmes de son fils que les siens. Les sœurs, c'est tellement compliqué entre elles, qu'une bonne thérapie leur ferait un grand bien. À toute la famille à vrai dire. Tous cinglés. Le père y a souvent songé, même pour lui-même, individuellement, mais le sujet est hautement délicat, tabou en fait. En admettant qu'il aborde le sujet, on le prendrait pour l'unique cinglé et il serait une nouvelle fois ostracisé, victime une fois encore de harcèlement familial, de mauvaise foi mentale et d'injustice morale.

La voiture roule maintenant à vive allure, lui devant, elle derrière, toujours silencieux.

Il se sent pris au piège, à la fois dominé et paralysé. Il restera un père et un mari étrangers jusqu'à sa mort. Il déteste sa vie, il déteste les siens : il se déteste et continue pourtant à subir « la force des choses ». Trop tard aujourd'hui, il fallait réfléchir avant, quand il y avait encore de l'énergie dans la tête et dans le corps, mais maintenant, cela ne vaut plus la peine de recommencer ; il en arrive toujours à cette même conclusion. Il ne sait plus

s'il est lucide. Suffit-il de voir ce qui ne fonctionne pas pour prétendre à la clairvoyance sur soi-même ? Il souffre, c'est sûr. Et sa famille ne voit rien, ne comprend pas. Elle ne se rend pas compte de la souffrance d'une vie indésirable. Elle n'a aucune compassion pour la faiblesse, ni pour la défaite. Elle ne connaît pas la sollicitude. Le père n'en est pas un ; il fait honte à la famille. Il a des fourmis dans les pieds jusqu'à la tête. En voiture non plus, il ne tient pas sa liberté en main. Il n'osera jamais le brusque coup de volant à gauche ou à droite en pleine vitesse contre la barrière de sécurité ou dans le vide. Il a l'impression que les roues sont faites pour rouler, sa voiture pour être une voiture, une machine qui colle à la route et la suit jusqu'au bout.

Et d'ailleurs, la voiture roule toujours plus vite en direction du cap, depuis maintenant près de trois heures.

Il a perdu depuis longtemps le petit ressort de curiosité nécessaire pour oxygéner l'esprit. Il ne lit plus de romans, mais récite épisodiquement dans sa tête quelques vers de poésie qu'il a gardés dans sa mémoire courbaturée. Il ne lit plus les journaux, ne va plus au cinéma, ni à l'opéra. Il fait en revanche de l'aquagym deux fois par semaine, c'est son hobby, ce qui fait rire sa femme et ses enfants. Pour se sentir en compagnie, il regarde la télévision, le soir, quand sa femme et ses filles sont couchées. Il fait trois fois le tour de toutes les chaînes, il en a pour une demi-heure, puis va se coucher. Dans la chambre d'amis. Ils font chambre à part depuis treize ans : c'est évidemment sa femme qui a décidé. Il a toujours trouvé que c'était dommage et n'a pourtant jamais voulu savoir pourquoi. Il est simplement un peu soulagé, aujourd'hui, de ne plus avoir à affronter des assauts de tendresse fraternelle et collante en pleine nuit, sa femme inconsciente s'agrippant à lui comme à son amant, de manière peu scrupuleuse, alors qu'ils ne se touchent plus depuis la nuit des temps.

La voiture se rapproche de sa destination, le cap de la Déception.

Sa femme brise le silence : « À quoi tu penses ? ». Surpris, tellement surpris, il répond : « Oh, à rien, à rien de spécial. Et toi ? ». Elle dit : « Oh, à plein de choses vois-tu, mais ce serait trop long à expliquer et j'ai peur que tu ne comprennes rien à rien. Regarde plutôt la route et concentre-toi ». Quel beau dialogue ! Voilà un exemple, s'il faut n'en citer qu'un, de condescendance et de mépris. Qui est-ce qui ne comprend rien à rien ?

La voiture s'élançait tout droit vers la Déception.

«À quoi tu penses, à rien». C'est cruel, pense-t-il, combien l'absence de communication dans un couple se résume encore mieux par cette question-réponse que par le silence lui-même. «Oh, à rien»: au-delà du petit mensonge de circonstance, quelle humilité tout de même, quel sens de l'effacement de soi, dans cette réponse en cul-de-sac. Bien plus digne que ce «Oh, à plein de choses...» arrogant et suffisant, qui cache très mal un lâche mensonge adultère.

La voiture fonce toujours plus vite et semble hors de contrôle.

À rien, à rien de spécial, à rien du tout; à tout, oui! À tout ça. À tout cet énorme ÇA ressassé depuis plus de trois heures, en silence, dans la voiture. Trois heures de cet inévitable engluement cérébral et existentiel. Ressassement de tout ça. Il repense à toute cette vie dictée d'erreurs et d'entraves. Tout se précipite maintenant dans sa tête. Il appuie encore plus fort sur l'accélérateur. Il pense, il repense, il ressasse, toujours plus vite. Le constat est amer: il n'a jamais eu la force de s'interroger en profondeur, il remet parfois le monde, les choses et les autres en question, puis laisse tout en plan, écrasé par le destin, usé par sa famille, fatigué de lui-même. Et il ne saurait pas comment se remettre lui-même en question tellement tout a été falsifié ou biaisé dès la naissance. Son enfance, ses démons, sa faiblesse de caractère, l'écrasement de son individualité et son absence de révolte; autant de chantiers impossibles à enterrer. Une vie atterrante sur le plan humain, familial et relationnel. Un désastre mental. La néantisation de sa dignité, de son estime et de sa liberté, où l'essence précède l'influence qui précède de très loin l'existence. Il se souvient d'une citation théâtrale, tenant à peu près la route, selon sa propre expérience, et encore, ce n'est pas assez fort, pense-t-il en cet instant précis: «L'enfer, c'est les autres». L'enfer est assis derrière lui, à ne plus rien dire, mais à penser, l'enfer est autour de lui, en famille, au travail, en lui, devant lui. Il a subitement la nausée et donne un violent coup de volant à gauche, à cent kilomètres à l'heure, sur le cap qui surplombe l'océan. Il récite quelques vers mélancoliques dans sa chute et repense à une phrase sur le suicide. La vie ne vaut plus la peine d'être vécue, choisit-il, enfin, pour la première fois de son existence.

La voiture quitte sa route, plonge et coule; un déclic, une ceinture de sécurité s'est détachée.

Montréal, octobre 2004 (retravaillé à Lausanne en février et mars 2005, en novembre 2005, à Berne et à Lausanne en décembre 2005).